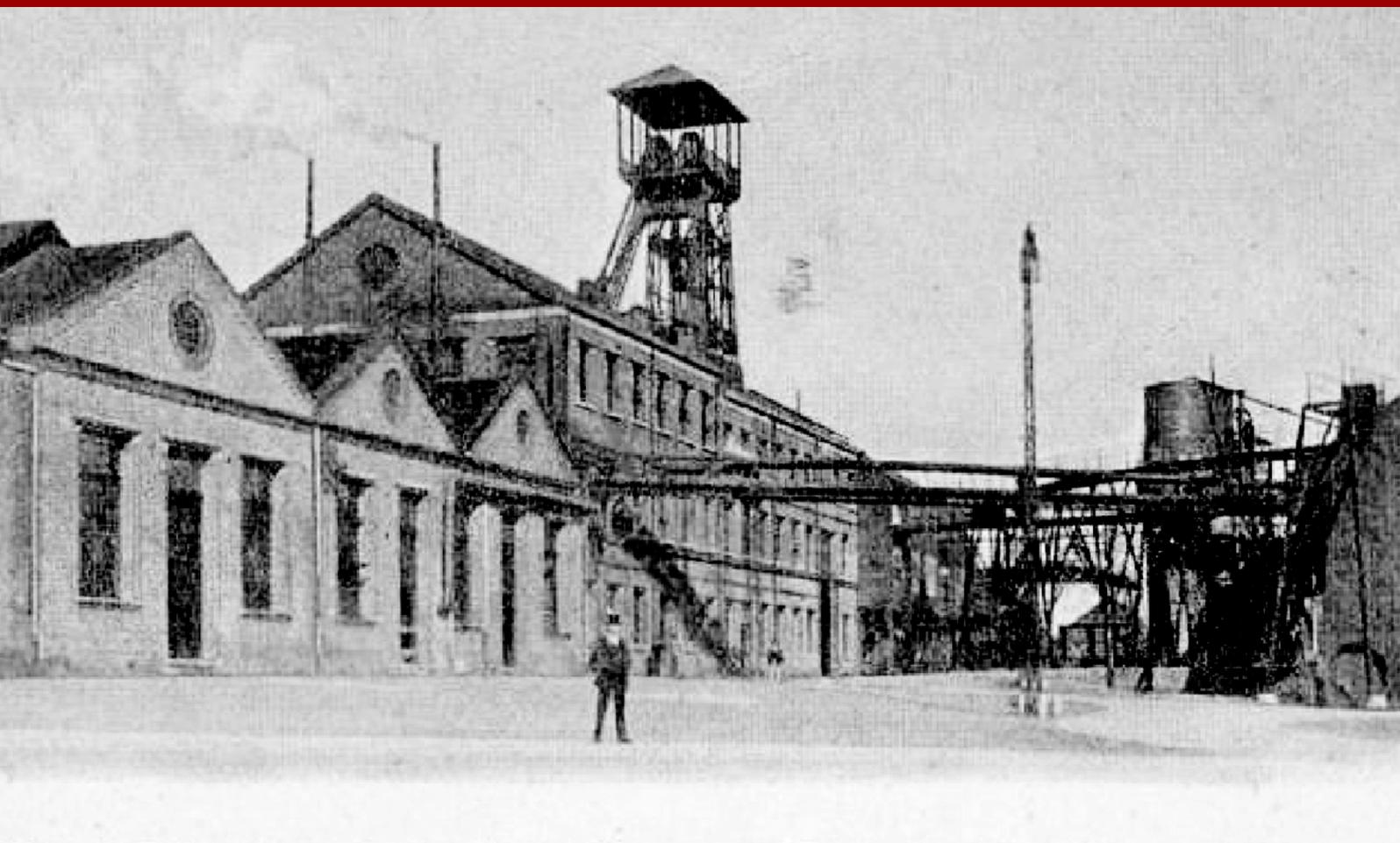


revue internationale marxiste-léniniste-maoïste
COMMUNISME

Hors-série 1 – mai 2016

La grève des 100 000



- ▶ Les 75 ans de la grève des 100 000
- ▶ L'héroïque grève amstellodamoise de février 1941
- ▶ L'arrière-plan historique
- ▶ La grève des 100 000
- ▶ Textes de Julius Fučík

Communisme est une revue marxiste-léniniste-maoïste. Ce numéro a été publié à l'occasion du 75^e anniversaire de la grève des 100 000 de mai 1941.

« C'est à travers les difficultés et les vicissitudes que grandit le nouveau. Ce serait une pure illusion de croire que sur la voie du socialisme on peut éviter les difficultés et les détours, qu'on peut se passer de faire le maximum d'efforts, qu'il suffit de se laisser pousser par le vent et que le succès vient facilement. »

Mao Zedong – De la juste solution des contradictions au sein du peuple (27 février 1957).

« A certains moments de la lutte révolutionnaire, les difficultés l'emportent sur les conditions favorables ; en ce cas, les difficultés constituent l'aspect principal de la contradiction et les conditions favorables l'aspect secondaire. Néanmoins, les révolutionnaires réussissent par leurs efforts à surmonter progressivement les difficultés, à créer des conditions nouvelles, favorables ; alors la situation défavorable cède la place à une situation favorable. »

Mao Zedong – De la contradiction (Août 1957)

SOMMAIRE

- ▶ Les 75 ans de la grève des 100 000 [page 3](#)
- ▶ L'héroïque grève amstellodamoise de février 1941 [page 4](#)
- ▶ L'arrière-plan historique [page 5](#)
- ▶ La grève des 100 000 [page 6](#)
- ▶ Julius Fučík - Récit de l'arrestation [page 10](#)
- ▶ Julius Fučík - « 400 », c'était une tranchée avancée [page 15](#)
- ▶ Julius Fučík - Figures et figurines [page 18](#)

Les 75 ans de la grève des 100 000

La grève des 100 000 est un événement historique d'une très grande importance et en tant que communistes de France et de Belgique, nous tenons à honorer, 75 années après, la mémoire de ses combattants.

Il s'agit de se souvenir de la façon dont les masses travailleuses de Belgique ont osé faire face à l'occupant nazi, afin de faire triompher leurs revendications et d'ébranler la machine de guerre impérialiste.

La grève des 100 000 prouve que, là où il y a oppression, il y a résistance et que même la terreur nazie n'a pas pu briser la combativité ouvrière, de la lutte des classes, des Partis Communistes armés du socialisme scientifique.

Elle témoigne aussi des rapports fraternels de la classe ouvrière de la Belgique et du Nord de la France, lorsque la grève commencée en mai 1941 dans la région de Liège s'est étendue au Nord Pas-de-Calais.

Elle montre qu'il y a toujours une voie révolutionnaire, même quand les conditions semblent inadéquates, imparfaites, extrêmement difficiles. La vie triomphe toujours et la matière en mouvement dialectique se fraie toujours un chemin vers le saut qualitatif.

C'est ce que Mao Zedong a résumé par des formules comme « la voie est sinueuse, l'avenir est lumineux » ou encore « l'arbre préfère le calme, mais le vent continue de souffler ».

La grève des 100 000 montre également, malheureusement, que les communistes de Belgique et de France possédaient une certaine perspective révolutionnaire relevant de l'économisme, du syndicalisme.

Les questions démocratiques n'ont pas été soulignées, la dimension culturelle a manqué. À ce titre, la grande grève d'Amsterdam contre l'antisémitisme de février 1941 est un excellent exemple de comment la lutte de classes ne consiste pas qu'en des revendications sociales, mais atteint un niveau idéologique et culturel.

Cela n'enlève rien à la dignité formidable de la grève des 100 000, les responsabilités allant aux communistes qui doivent toujours progresser davantage pour connaître de manière approfondie l'histoire de leur pays avec principalement sa culture démocratique, afin de la mettre en avant comme composante du socialisme.

Honneur et gloire aux combattants et combattantes de la grève des 100 000 !

Mai 2016

Centre Marxiste-Léniniste-Maoïste [Belgique]

Parti Communiste de France (marxiste-léniniste-maoïste)





L'héroïque grève amstellodamoise de février 1941

Alors que les Pays-Bas étaient, comme la Belgique, occupés par l'Allemagne nazie, les forces collaboratrices néerlandaises du Nationaal-Socialistische Beweging in Nederland et leurs milices du Weerbaarheidsafdeling menèrent en février 1941 une série de provocations antisémites dans différents quartiers d'Amsterdam, notamment à Jodenbuurt.

S'ensuivirent des affrontements, notamment avec la jeunesse juive, amenant par exemple la défaite de la police allemande lors d'une de ses attaques contre un glacier, ainsi que la mort d'un nazi néerlandais, que l'occupant allemand présente comme victime d'une personne juive qui aurait prétendument sectionner ses artères avec ses dents pour boire son sang.

Les forces allemandes d'occupation, menant alors une large propagande irrationnelle, arrêtèrent dans ce quartier 425 hommes juifs, qui furent par la suite envoyés aux camps de concentration de Buchenwald et Mauthausen, où ils périrent tous sauf deux, alors que la formation d'un ghetto fut programmée.

Ces arrestations provoquèrent cependant une réaction antifasciste vigoureuse, à l'initiative du Parti Communiste des Pays-Bas qui appela à la grève générale dans le prolongement du 25 février où un meeting illégal se tint en pleine place Noordermarkt.

Les travailleurs du tramway d'Amsterdam se mirent en grève, le mouvement s'étendit immédiatement aux services municipaux, à la classe ouvrière et 300 000 personnes défilèrent dans les rues amstellodamoises le 26 février 1941.

La répression militaire allemande fut alors générale, mais un signe antifasciste populaire massif avait été donné aux masses mondiales. Suivirent notamment la grève générale en Belgique et dans le nord de la France en mai 1941, la grève générale à Oslo en Norvège en septembre 1941, celle au Luxembourg en août 1942.

Depuis 1952, il existe à Amsterdam une statue, le De Dokwerker, représentant un docker et rappelant le meeting du 25 février 1941 et cette héroïque grève du 26 février.

L'arrière-plan historique

La situation de la Belgique

* La victoire militaire de l'Allemagne nazie sur la Belgique et la France a fait que la Belgique et le Nord de la France sont réunis et directement administrés par l'armée nazie, sous la direction du général von Falkenhausen.

* L'esprit de résistance nationale à l'occupant allemand s'est tout de suite développé en Belgique, avec la diffusion de nombreuses publications clandestines, notamment grâce au Front de l'Indépendance (FI) fondé en mars 1941 par le Parti Communiste de Belgique.

* Le Parti Communiste de Belgique a également généré une structure armée, avec l'Armée belge des partisans composé de Partisans armés, ainsi que des structures de lutte spécifiques comme les Comités de Lutte Syndicale et le Comité de défense des Juifs.

La situation de la classe ouvrière

En raison de la guerre, il y avait une pénurie de main d'œuvre dans les mines de Belgique et du Nord de la France. Toutefois, la production de charbon était vital aux yeux de l'Allemagne nazie.

Par conséquent, les cadences y furent accrues, tout congé supprimé, les rations alimentaires sont parfois réduites à néant, toute opposition passible du tribunal militaire.

Cela n'empêcha pas la résistance ouvrière de se développer, malgré le silence complet des médias contrôlés par l'occupant. À la mi-janvier 1941, une dizaine de charbonnages de la région de Bray sont en grève, une quinzaine dans la région de Liège.

La lutte pour une meilleure alimentation et contre les conditions de travail fait boule de neige : des grèves ont lieu notamment en mars dans le Borinage, des rassemblements d'ouvriers des constructions de navire Beliard et Crighton ont lieu à Hoboken, alors qu'en avril des grèves se déroulent en Hainaut et à Gand, ainsi qu'à Charleroi.

La situation internationale

Le mois de mai 1941 se situe à un moment clef de la seconde guerre mondiale. La Belgique a capitulé en mai 1940 et l'Allemagne nazie, dans le cadre de sa Flamenpolitik, travaillait à détruire la Belgique en divisant les masses entre Flamands et Wallons.

Si la France a capitulé en juin 1940, avec une partie du pays occupé et l'autre vassalisé au moyen du régime de Pétain, l'invasion de la Yougoslavie par l'Allemagne nazie s'avérait bien plus difficile, en raison d'une vaste résistance armée organisée par les forces communistes.

Enfin, l'Allemagne nazie visait à aggraver l'Union Soviétique, ce qui sera effectué à partir de juin 1941.

OBERFELDKOMMANDANTUR 670
DER OBERFELDKOMMANDANT

MINEURS!

Vous avez, contre votre propre intérêt, permis à des meneurs dénués de tout esprit de responsabilité, de vous pousser à la grève, sachant que toute grève, tout refus de travail sont — tout comme le lock-out — formellement interdits.

Vous savez tous, que cela n'a non seulement pas porté profit à vous et à votre pays, mais que vous avez, tout au contraire, par cela même, plongé dans le malheur et la détresse vous, vos camarades et leurs familles, tandis qu'un nombre considérable d'agitateurs coupables a préféré vous abandonner à votre sort et se rendre à temps en lieu sûr. Comme elles l'ont fait hier, les autorités occupantes s'opposent, le cas échéant, demain à toute tentative ayant pour but de troubler la paix sociale, et elles le feront par application des mesures les plus rigoureuses, mesures qui frapperont impitoyablement non seulement les meneurs, mais tout aussi bien quiconque participerait au mouvement gréviste.

Gare donc à tout refus de travail.

Mes ordonnances antérieures vous ont appris qu'il existe des moyens pour présenter vos griefs et vos revendications. Adressez-vous d'abord aux directeurs des mines. Ils ont le devoir de procéder à un examen approfondi de vos revendications, et de leur donner satisfaction lorsqu'il leur est possible de le faire. Dans le cas où ce moyen n'aboutirait pas, vous pouvez vous adresser aux autorités occupantes qui examineront vos revendications avec toute l'attention qu'elles portent à la situation économique et sociale des ouvriers et qui pourvoient aux décisions nécessaires.

Mais rien n'est changé au principe fondamental:
On ne discutera jamais avec des grévistes et des agitateurs.

Des mesures seront prises pour que vous soyez raisonnablement représentés auprès des administrations minières et des autorités occupantes.

La situation exige de vous une seule chose :
d'être raisonnables.

Que chacun s'applique à son travail et qu'il le fasse de son mieux et avec bonne volonté. C'est ainsi que vous servirez les intérêts de votre pays en bons Français.

Si, en agissant de la sorte, vous préservez la paix sociale, les autorités occupantes prendront soin de vos intérêts.

Lille, le 14 juin 1941. signé: NIEHOFF, Generalleutnant.

OBERFELDKOMMANDANTUR 670
DER OBERFELDKOMMANDANT

AVIS

Suivant jugement rendu ce jour par le Tribunal de guerre de l'Oberfeldkommandantur (V) 670, les mineurs français, dont les noms suivent, ont été condamnés chacun à 5 ans de travaux forcés pour avoir participé à la grève des mineurs, et s'y être comportés en meneurs.

Ceci en violation de l'ordonnance du commandant en Chef de l'Armée concernant l'introduction du droit pénal allemand et des prescriptions pénales dans les territoires occupés de la France, en date du 13 Juin 1940, en corrélation avec le § 4 du droit pénal spécial pour le temps de guerre (Kriegsstrafrechtsverordnung).

1. Louis Floreeq, de Montigny-en-Gohelle
2. Georges Houlliez, de " " "
3. Augustin Desort, de " " "
4. Lucien Douchez, d'Henin-Lietard
5. Isidore Lobel, de Noyelles-Godault
6. Roland Evrard, de Courrières
7. Alfred Brulin, de Courrières
8. Robert Defachelle, d'Henin-Lietard
9. Julien Charles, de " " "
10. François Deroux, de " " "
11. Louis Debailleul, de Montigny.

Ont été, en outre, condamnées par le même Tribunal pour s'être comportées en meneurs, lors de ladite grève :

1. Femme Micheline Bowenczaek, d'Ostricourt, à 2 ans de travaux forcés ;
2. Femme Florence Guettier, d'Ostricourt, à 3 ans et demi de travaux forcés.

Lille, le 3 Juin 1941.

L'Oberfeldkommandant et Président du Tribunal :
Signé : NIEHOFF, Generalleutnant.

La grève des 100 000

ASSEZ ! ASSEZ !

Dans toutes les régions du Pays, les ouvriers patent en grève contre les conditions de misère et de famine qu'ils subissent.

A LIÈGE, c'est à peu près la grève générale. Les travailleurs exigent 20 % d'augmentation de salaires et un meilleur ravitaillement.

Les mineurs du BORINAGE, pour la seconde fois, sont descendus.

LIÈGE et le BORINAGE nous donnent une fois de plus l'exemple de la lutte qui, seule, peut améliorer la situation.

A VERVIERS, les ouvriers de plusieurs usines sont partis en grève lassés de mauvaises conditions de vie.

Partout le mécontentement s'exprime, la colère déborde.

ASSEZ DE MISÈRE, ASSEZ DE FAIM

**DU PAIN ! DES POMMES DE TERRE !
DES SALAIRES !**
en rapport avec le coût de la vie.

Imitons les travailleurs de LIÈGE, comme eux, exigeons des augmentations de salaires et un ravitaillement plus conséquent.

EN AVANT pour l'élargissement de la lutte. Dans chaque usine, formez vos **comités de lutte**.

Pour le **PAIN**, la **PAIX**, la **LIBERTÉ**.

Faites circuler. **LE PARTI COMMUNISTE.**

Tout a débuté par une grève des mineurs de la Boverie, à Seraing, le 9 mai 1941. Le lendemain, dans la plus grosse entreprise métallurgique de Liège qu'est la fonderie de Cockerill-Sambre, les femmes appellent à la grève, qui se produit dans la foulée avec 8000 ouvriers en grève.

La date ne doit rien au hasard : l'invasion allemande de la Belgique a commencé précisément une année plus tôt. La dimension antifasciste de l'initiative est évidente.

La grève dura jusqu'au 18 mai, se concluant par une victoire, l'occupant nazi acceptant une hausse de salaires de 8 %, ainsi qu'une augmentation des rations et des allocations de vacances.

Quelques extraits du Drapeau rouge, organe du PCB

Dans le Drapeau rouge publié en mai 1941, alors qu'il y a déjà 20 000 mineurs déjà en grève au Borinage, on lit entre autres :

« Les autorités allemandes ont beau menacer de déportation et d'emprisonnement, les gens de « l'ordre nouveau » ont beau chanter les louanges « anti-ploutocratiques » des mesures prises par l'occupant, le mouvement gréviste n'en continue pas moins son développement.

Depuis le 10 mai, des grèves importantes ont eut eu lieu dans le pays, généralement pour les même revendications : amélioration du ravitaillement, augmentation des salaires, contre les impôts. Et ces grèves furent accompagnées de délégations et de manifestations de femmes dans les différentes communes et villes industrielles (...).

Mai 1941.

le DRAPEAU ROUGE

FONDATEUR: JOSEPH JACQUEMOTTE.

PRIX: 0.50

TRAVAILLEURS SOCIALISTES
VOUS TENDREZ CONTINUER LA LUTTE
POUR LE SOCIALISME
ADHÉREZ AU PARTI COMMUNISTE
QUI MENE CETTE LUTTE!

A Bas la guerre impérialiste !

**LE 1^{ER} MAI, ABANDONNEZ LES MINES & LES USINES ! MANIFESTEZ PARTOUT !
POUR LA PAIX, POUR LE PAIN & LA LIBERTÉ, POUR L'INDEPENDANCE DU PAYS !
CONTRE LE REGIME CAPITALISTE FAUTEUR DE GUERRE ! POUR LE SOCIALISME !!!**

... Pour la deuxième fois, le capitalisme a plongé le monde dans une guerre monstrueuse et barbare. Des millions d'hommes ont été arrachés à leur travail pour aller s'entretuer en Europe, en Afrique ou en Asie, pendant que leur femme, leur enfants et leurs parents sont victimes des bombardements et souffrent de la misère la plus effrayante.

... par le réquisitionnement pratique de notre main d'oeuvre et le maintien de dizaines de milliers de nos travailleurs dans les camps de prisonniers.

... C'est cela le capitalisme de nos jours ! La guerre, la misère et l'oppression qu'elles soient couvertes de l'étiquette de la démocratie bourgeoise ou de celle du nazisme, s'identifient avec le régime capitaliste lui-même.

... Le 10 Mai, la plupart des chefs du I.O.B. ont lâchement trahi la classe ouvrière abandonnant à leur

... du I.O.B. se sont divisés en "attentistes", pro-anglais les autres, les De Man et consorts se sont ouvertement mis au service de l'occupant et du grand capital, essayant de se justifier en affirmant mensongèrement que le national-socialisme serait "la forme allemande du socialisme".

... Ensemble, ces laquais de l'occupant et du grand capital, les De Man, Degrelle, Declercq, etc., tentent de

... ler Mai pour mieux induire les travailleurs en erreur. Ils parlent de "socialisme" et de "révolution" pour mieux atteler les travailleurs au char de l'impérialisme!

... ASSEZ DE SANG VERSE!
ASSEZ DE MISÈRE!

... La classe ouvrière possède assez de force pour grouper autour d'elle tous les exploités, tous les opprimés et mettre définitivement fin à la guerre et à la misère! C'est ce qu'a lu-

... une politique conséquente de paix, malgré les provocations ininterrompues des puissances impérialistes; il a assuré le bien-être de nos peuples, un développement social et culturel sans précédent; cela, parce que les travailleurs de l'U.R.S.S. fraternellement unis sous la direction du Parti de Lénine-Staline, se sont débarrassés de leurs capitalistes et ont construit une société véritablement nouvelle, le social-

Ou l'on donnera à manger aux travailleurs et à leurs familles, ou la bataille continuera et s'élargira (...).

Ces messieurs veulent que les travailleurs de chez nous se sacrifient pour la victoire de l'impérialisme allemand. Eh bien ! Cela ne sera pas ! Ni pour Berlin, ni pour Londres !

La lutte continuera pour les revendications justifiées des travailleurs, qui est en même temps la lutte pour la paix et pour le socialisme ! »

Dans le numéro de juin 1941, on lit :

« Les revendications des grévistes sont les suivantes :

- 500 grammes de pain par jour pour toute la population,
- distribution effective des 15 kilos de pommes de terre prévus mensuellement,
- 500 grammes de beurre,
- 1 kilo de féculents,
- 2 kilos de sucre par mois,
- 50 grammes de viande par jour,
- distribution de lait pour les malades et les pensionnés sans échange des timbres de beurre,
- ajournement du paiement de la taxe de crise pour 1939 jusqu'à la fin de la guerre,
- et enfin 25 % d'augmentation de salaires. »

Dans le numéro spécial de juin 1941, on lit :

« Les peuples de Flandres et de Wallonie, opprimés par l'occupation étrangère, écrasés par les souffrances de la guerre impérialiste, aspirent à leur libération.

La classe ouvrière vient de leur donner un exemple inestimable. Elle a démontré que, même en pleine guerre, la machine politique et militaire de l'impérialisme en apparence le plus solide peut être forcé au recul.

Du coup, le prolétariat de Belgique a justifié sa place à la direction de la lutte populaire pour l'indépendance du pays. Lui seul a la force de guider, de conduire les larges masses. Lui seul peut animer et diriger le « Front de l'Indépendance ».

Mais le prolétariat doit pour cela parfaire son organisation. Non seulement son organisation syndicale, par la reconstitution des syndicats libres, mais aussi son organisation politique.

Le Parti communiste, qui seul a soutenu de toute ses forces les mouvements récents, doit être renforcé. Dans son sein doivent se grouper tous les travailleurs d'avant-garde, tous ceux qui, à travers les premiers succès, voient les perspectives de succès plus grands, et qui veulent conquérir non seulement des hausses plus substantielles de salaires, mais une paix populaire et l'indépendance du pays, un nouveau régime social comme en Union Soviétique : le Socialisme. »

Le **DRAPÉAU ROUGE** (FONDATEUR JOSEPH JACQUEMOTTE) TRAVAILLEURS SOCIALISTES LE PARTI COMMUNISTE EST RESTÉ FIDÈLE AU SOCIALISME! VOTRE DÉVOIR EST D'ADHÉRER!

1940 mai 1941 ! Comment mettre fin à la guerre !

De ce n'est depuis de nombreuses années que nous sommes en guerre. Cette guerre est la guerre de l'impérialisme. Elle est la guerre de la bourgeoisie. Elle est la guerre de la bourgeoisie contre le prolétariat. Elle est la guerre de la bourgeoisie contre le prolétariat. Elle est la guerre de la bourgeoisie contre le prolétariat.

Pour un meilleur ravitaillement, pour des augmentations de salaires.

GREVE GENERALE DANS LA REGION DE LIEGE.

Le mouvement qui englobe plus de 100.000 ouvriers liegeois, s'étend à d'autres régions.

Les revendications des grévistes sont les suivantes : 500 grammes de pain par jour pour toute la population, distribution effective des 15 kilos de pommes de terre prévus mensuellement, 500 grammes de beurre, 1 kilo de féculents, 2 kilos de sucre par mois, 50 grammes de viande par jour, distribution de lait pour les malades et les pensionnés sans échange des timbres de beurre, ajournement du paiement de la taxe de crise pour 1939 jusqu'à la fin de la guerre, et enfin 25 % d'augmentation de salaires.

MALGRÉ LA GUERRE ET LA RÉPRESSION, LA DÉMAGOGIE FASCISTE ET LA TRAHISON SOCIAL-DÉMOCRATE, LE P.M.A. EST RESTÉ LA JOURNÉE DE COMBAT DE LA CLASSE OUVRIÈRE.

grandes manifestations en URSS.

À PROPOS DE L'ACCORD SOVIÉTO-JAPONAIS :

HOSTILE À TOUTE POLITIQUE IMPÉRIALISTE, L'URSS S'UIT SON PROPRE CHEMIN!

Indépendance des luttes sociales, l'URSS est un exemple pour tous les peuples opprimés. Elle est un exemple pour tous les peuples opprimés. Elle est un exemple pour tous les peuples opprimés.

URSS DU JOUR

Les revendications des grévistes sont les suivantes : 500 grammes de pain par jour pour toute la population, distribution effective des 15 kilos de pommes de terre prévus mensuellement, 500 grammes de beurre, 1 kilo de féculents, 2 kilos de sucre par mois, 50 grammes de viande par jour, distribution de lait pour les malades et les pensionnés sans échange des timbres de beurre, ajournement du paiement de la taxe de crise pour 1939 jusqu'à la fin de la guerre, et enfin 25 % d'augmentation de salaires.

Le **DRAPÉAU ROUGE** (FONDATEUR JOSEPH JACQUEMOTTE) TRAVAILLEURS SOCIALISTES LE PARTI COMMUNISTE EST RESTÉ FIDÈLE AU SOCIALISME! VOTRE DÉVOIR EST D'ADHÉRER!

LA SIGNIFICATION POLITIQUE DES GREVES.

Les revendications des grévistes sont les suivantes : 500 grammes de pain par jour pour toute la population, distribution effective des 15 kilos de pommes de terre prévus mensuellement, 500 grammes de beurre, 1 kilo de féculents, 2 kilos de sucre par mois, 50 grammes de viande par jour, distribution de lait pour les malades et les pensionnés sans échange des timbres de beurre, ajournement du paiement de la taxe de crise pour 1939 jusqu'à la fin de la guerre, et enfin 25 % d'augmentation de salaires.

PAR LA GREVE GENERALE LES TRAVAILLEURS DE LIEGE ONT DEFENDU LEUR DROIT A LA VIE!

Le patronat a dû céder partiellement à plusieurs revendications ouvrières!

Les revendications des grévistes sont les suivantes : 500 grammes de pain par jour pour toute la population, distribution effective des 15 kilos de pommes de terre prévus mensuellement, 500 grammes de beurre, 1 kilo de féculents, 2 kilos de sucre par mois, 50 grammes de viande par jour, distribution de lait pour les malades et les pensionnés sans échange des timbres de beurre, ajournement du paiement de la taxe de crise pour 1939 jusqu'à la fin de la guerre, et enfin 25 % d'augmentation de salaires.

Une haine et une provocation anti-communiste

Le Parti communiste, qui seul a soutenu de toute ses forces les mouvements récents, doit être renforcé. Dans son sein doivent se grouper tous les travailleurs d'avant-garde, tous ceux qui, à travers les premiers succès, voient les perspectives de succès plus grands, et qui veulent conquérir non seulement des hausses plus substantielles de salaires, mais une paix populaire et l'indépendance du pays, un nouveau régime social comme en Union Soviétique : le Socialisme. »

Les grévistes et leurs revendications

Les revendications des grévistes sont les suivantes : 500 grammes de pain par jour pour toute la population, distribution effective des 15 kilos de pommes de terre prévus mensuellement, 500 grammes de beurre, 1 kilo de féculents, 2 kilos de sucre par mois, 50 grammes de viande par jour, distribution de lait pour les malades et les pensionnés sans échange des timbres de beurre, ajournement du paiement de la taxe de crise pour 1939 jusqu'à la fin de la guerre, et enfin 25 % d'augmentation de salaires.



Le PCB sur l'occupation de la Belgique

Dans le Manifeste aux Peuples de Flandre et de Wallonie pour l'indépendance du Pays publié à ce moment par le Parti Communiste de Belgique, on lit :

« L'impérialisme allemand fait ainsi de la Belgique un réservoir économique et une place d'armes pour continuer sa guerre et ce, aux frais de nos peuples. Le but de cette guerre ?

L'Allemagne nazie ne cache plus son intention de s'installer définitivement dans notre pays, de nous ravir notre indépendance.

Dans la 'Nouvelle Europe' pacifiée par les chars d'assaut et les stukas allemands, la Flandre et la Wallonie seraient réduites au rang de colonies de l'impérialisme allemand.

La 'collaboration' de la Belgique avec l'Allemagne, tant réclamée par les nazis, signifie son incorporation, sous l'une ou l'autre forme, dans le grand Reich germanique, maître et oppresseur de l'Europe (...).

La résistance des peuples qu'elle (l'Allemagne hitlérienne) opprime, se manifeste sous des formes les plus diverses, de la Norvège jusqu'aux Balkans, à Amsterdam comme à Liège.

Dans la lutte contre leurs oppresseurs, les peuples peuvent compter sur l'aide du prolétariat international et sur l'appui puissant du grand pays socialiste de l'Union soviétique. »



L'écho en France de la grève des 100 000

La victoire en Belgique provoqua un écho immédiat en France, avec la quasi totalité des mineurs du Pas-de-Calais, soit autour de 100 000, qui se mit en grève à partir du 27 mai, jusqu'au 9 juin, suivie en partie par les travailleurs des cokeries, du textile, des centrales électriques.

Comme en Belgique, le patronat travaillait main dans la main avec l'occupant, exerçant dans ce cas concret une pression énorme pour faire reculer les acquis du Front populaire. Le rendement individuel chronométré avait notamment été rétabli et les congés supprimés.

Un rôle essentiel fut joué dans cette grève par le communiste Michel Brûlé, qui travaillait à la fosse « Le Dahomey » de la compagnie minière de Dourges, à Montigny-en-Gohelle, base de départ de la grève qui s'est élargi ensuite à Courrières et Ostricourt le 29 mai, puis Carvin et Escarpelle le 30 mai, Anzin le 31 mai.

Brûlé sera fusillé en 1942, alors qu'Emilienne Mopty, à la tête du mouvement des femmes, sera décapitée en 1943. Il y eut également des centaines d'arrestations, ainsi que 270 mineurs également déportés en Allemagne, dont 130 y mourant.

Des conquêtes furent toutefois obtenus, avec une amélioration du ravitaillement et des fournitures d'habits de travail.

Julien Lahaut, figure historique de la Belgique

Le dirigeant communiste Julien Lahaut a été le grand dirigeant de la grève des 100 000 ; en tant que communal de Seraing (c'est-à-dire conseiller municipal) où il avait fondé la Centrale des Métallurgiste, il a représenté cette commune dans les négociations avec l'occupant, le comité de grève occupant même l'Hôtel de Ville.

À ce titre, il fera également partie de la délégation à Bruxelles, lors des discussions des 13 et 14 mai avec le secrétaire général à l'Agriculture, en charge du ravitaillement.

Il était surtout, depuis 1936, secrétaire général du Parti Communiste de Belgique. A ce titre, il sera arrêté, torturé au Fort de Huy, déporté à Neuengamme puis à Mauthausen.

La répression nazie a, de fait, immédiatement suivie la fin de la grève, avec 1800 progressistes arrêtés à la fin juin 1941, lors de l'opération « Sonnenwende », alors que la guerre d'agression contre l'URSS est lancée.

Julien Lahaut sera assassiné, le 18 août 1950, alors qu'il était président du Parti Communiste de Belgique et la principale figure de l'opposition politique à la royauté réorganisée.



7. HÉNIN-LIÉTARD. - Fosse Boisgelin (n° 7, Dahomey des Mines de Dourges).



Julius Fučík

Récit de l'arrestation

Dans cinq minutes la pendule va sonner dix heures, c'est un beau soir frais de printemps, exactement le 24 avril 1942. Je me dépêche, dans les limites de mon rôle, celui d'un monsieur âgé qui boite – je me dépêche d'arriver chez les Jelinek avant la fermeture de la maison.

J'y suis attendu par mon second, Mirek. Je sais que cette fois-ci, il n'a rien d'important à me dire, ni moi non plus, mais manquer un rendez-vous pourrait entraîner la panique – et il faut précisément éviter d'inutiles soucis aux deux bonnes âmes qui nous accueillent.

Ils me reçoivent avec une tasse de thé. Mirek attend déjà – en plus, il y a le ménage Fried. Encore une imprudence. J'aime bien vous voir, camarades, mais pas ainsi ensemble. C'est le meilleur chemin pour la prison et la mort.

Ou vous respectez les règles de la conspiration, ou vous cesserez de travailler, parce que vous vous menacez vous-même, et les autres. Avez-vous compris ? — Compris. — Que m'avez-vous porté ? — Le numéro du le mai du Rudé Pravo. — Très bien, et toi, Mirek ? — Ça va, rien de nouveau, le boulot avance bien. — Fini. on se retrouvera après le 1er mai, je vous laisserai un mot, au revoir. — Encore une tasse de thé, patron. — Mais non, non, madame Jelinek, nous sommes ici trop nombreux. — Une petite tasse au moins, je vous prie.

La vapeur s'élève du thé fraîchement versé. Quelqu'un sonne. À ce moment dans la nuit ? Qui serait-ce donc ?

Les visiteurs sont impatients. Des coups sur la porte.

— Ouvrez, Police. — Vite aux fenêtres, fuyez. J'ai des revolvers, je vais couvrir votre fuite.

Il est trop tard, la Gestapo est déjà sous les fenêtres, les pistolets pointés dans notre direction.

En forçant les portes, en traversant le couloir, les flics pénètrent rapidement dans la cuisine, puis dans la chambre. Un, deux, trois, neuf hommes.

Ils ne me voient pas parce que je suis derrière leur dos, derrière la porte qu'ils ont ouverte. Je peux donc tirer à mon aise mais leurs neuf pistolets sont braqués sur deux femmes et trois hommes sans armes, si je tirais le premier, ils tomberaient avant moi et même si je voulais tirer contre moi, la fusillade commencerait et ils en seraient les premières victimes.

Si je ne tirais pas, on les enfermerait pour six mois, pour un an peut-être et la Révolution les libérerait. Seuls Mirek et moi n'avons pas de chance de nous en sortir, ils vont nous torturer – ils ne tireront rien de moi.

Et de Mirek ? L'homme, l'ancien combattant de l'Espagne républicaine, l'homme qui a fait deux ans de camp de concentration en France et qui, en pleine guerre, est passé illégalement de France à Prague, non, celui-là ne

trahira pas.

J'ai deux secondes pour réfléchir, ou bien serait-ce trois secondes ?

Si je tirais, je ne sauverais rien, je me garderais des tortures mais je sacrifierais inutilement les vies de quatre camarades. Est-ce bien cela ? Oui. C'est décidé. Je sors de ma cachette.

— Ah, en voilà encore un. Premier coup dans la figure, c'était peut-être pour me mettre knock-out. Hände auf ! (Haut les mains !) Deuxième, troisième coup. C'est bien ce que j'avais imaginé. D'un appartement en ordre, il ne reste plus maintenant qu'un fouillis de meubles cassés, de vaisselle brisée.

De nouveaux coups de poing et de pied. Marsch ! (Marchez !) Ils m'ont mis dans la voiture, le pistolet toujours pointé sur moi. Pendant le voyage, on commence l'interrogatoire.

— Qui es-tu ?

— Le professeur Horak.

— Tu mens.

Je hausse les épaules.

— Assieds-toi ou je tire !

— Tirez.

Mais à la place d'une balle, un coup de poing.

Nous passons à côté d'un tramway, il me semble qu'il est couronné de fleurs blanches. Un tramway de noces, maintenant, en pleine nuit ? C'est la fièvre qui commence, je pense.

Le palais de Petschek, j'avais espéré n'y entrer jamais vivant, maintenant au galop au quatrième étage. Ah ! le trop fameux bureau II A I, la section anticommuniste. Il me semble que je suis même curieux.

Le commissaire long et maigre qui a mené l'opération de cette équipe spéciale contre nous, met son pistolet dans sa poche et me prend avec lui dans son bureau. Il m'allume une cigarette. — Qui es-tu ? — Professeur Horak. — Tu mens.

La montre de son poignet indique onze heures. — Fouillez-le. On commence à me fouiller, on me déshabille. — Il a des papiers. — À quel nom ? — Professeur Horak. — Faites prendre des renseignements.

Le téléphone sonne.

— Évidemment, il n'est pas déclaré, les papiers sont faux. — Qui te les a



donnés ? — La direction de la police.

Premier coup de bâton. Deuxième. Troisième. Est-ce que je dois les compter ? Mon garçon, tu ne publieras cette statistique nulle part.

— Ton nom ? Parle ! Ton adresse ? Parle ! Avec qui étais-tu en rapport ? Parle ! Les logements ? Parle ! Parle ! Sinon nous te battons jusqu'à la mort.

Combien de coups un homme sain peut-il supporter ? À la radio, on entend sonner minuit, on ferme les cafés, les derniers clients s'en vont à la maison, les amoureux piétinent sur place devant les portes et ne se décident pas à se dire au revoir.

Le commissaire long et maigre entre dans la pièce avec un sourire gai.

— Tout va bien, monsieur le Rédacteur ?

Qui leur a dit cela ? Jelinek ? Les Fried ? Mais ils ne connaissent pas mon nom.

— Tu vois nous savons tout. Parle... Sois intelligent.

Quel raisonnement ! Être intelligent : trahir. Je ne suis pas intelligent.

— Ligotez-le ! Et passez-le encore à tabac.

Il est une heure, les derniers tramways rentrent au dépôt. Les rues se vident, la radio souhaite bonne nuit à ses plus fidèles auditeurs.

— Qui est encore membre du Comité central ? Où sont les postes d'émissions ? Où sont les imprimeries ? Parle ! Parle ! Parle !

Maintenant je peux compter les coups plus tranquillement, la seule douleur que je sente, c'est la morsure de mes dents sur mes lèvres.

— Déchaussez-le.

C'est vrai. la plante des pieds est encore sensible. Je le sens maintenant. Cinq, six, sept, c'est maintenant comme si le bâton me traversait jusqu'au cerveau.

Deux heures, Prague dort, peut-être quelque part l'enfant vagit et l'homme caresse le flanc de la femme.

— Parle ! Parle !

Je passe ma langue sur mes gencives et j'essaie de compter les dents cassées. Je ne peux pas achever mon calcul. Douze, quinze, dix-sept ? Non, c'est le nombre de commissaires qui m'interrogent maintenant.

Il y en a quelques-uns qui sont déjà visiblement fatigués, mais la mort ne vient toujours pas.

Trois heures. La première clarté du matin arrive des faubourgs. Les marchands de légumes s'approchent du marché et les balayeurs entrent dans leurs rues. Peut-être vais-je même vivre assez pour voir encore une autre matinée.

On amène ma femme

— Vous le connaissez ?

J'avale mon sang pour qu'elle ne le voie pas... et c'est sûrement assez bête parce que le sang coule de chaque pore de ma figure et même du bout de mes doigts.

— Vous le connaissez ? — Je ne le connais pas.

Elle l'a dit et même aucun regard n'a trahi son horreur. Elle a respecté notre accord qu'elle n'avouera jamais me connaître, bien que cela soit maintenant inutile. Qui donc leur a dit mon nom ? On l'a emmenée, j'ai pris adieu d'elle avec le plus gai regard dont j'étais encore capable, peut-être n'était-il pas gai, je n'en sais rien.

Quatre heures du matin. Commence-t-il à faire jour ou non, les fenêtres camouflées ne répondent pas. Et la mort n'arrive toujours pas. Dois-je aller à sa rencontre ? Et comment ?

J'ai frappé quelqu'un et je suis tombé par terre, ils me donnent des coups de pied, ils marchent sur moi. Eh bien, maintenant, la fin sera rapide. Le commissaire noir me soulève par la barbe et il rit de contentement en me montrant ses mains pleines de poils arrachés. C'est vraiment comique. Et maintenant je ne sens déjà plus la douleur.

Cinq heures, six, sept, dix. Midi, les ouvriers sont partis au travail et l'ont quitté. Les enfants ont été à l'école et en sont revenus. On vend dans les boutiques, on prépare les repas dans les maisons, peut-être à ce moment ma mère se souvient-elle de moi, peut-être le camarades savent-ils déjà que j'ai été arrêté et prennent-ils peut-être des mesures de précaution...



Si je parlais quand même... Non, ne craignez rien, je ne parlerai pas, croyez-moi. C'est maintenant seulement un rêve, un cauchemar fiévreux, les coups tombent, après on me lave à l'eau et encore des coups et encore : « Parle ! Parle ! Parle ! » et encore des coups, je n'arrive pas à mourir. Mère, père, pourquoi m'avez-vous fait si fort ?

Cinq heures du soir. Tout le monde est déjà fatigué, les coups ne tombent plus maintenant que de temps en temps, à de long intervalles, ce n'est plus que la force d'inertie.

Et tout d'un coup, j'entends de loin, de très loin, une voix paisible, douce,

tendre comme une caresse : — Er hat schon genug (Il en a déjà assez !)

Quelque temps après, je suis assis devant une table qui se lève et s'abaisse devant mes yeux, quelqu'un me donne à boire, quelqu'un me propose une cigarette, que je ne peux tenir et quelqu'un essaie de me mettre mes souliers et dit que ce n'est plus possible ; après on me conduit en me portant à moitié le long d'un escalier.

Nous descendons ; dans la voiture, nous roulons, quelqu'un braque de nouveau son pistolet sur moi, ça me fait rire, nous dépassons un tramway couronné de fleurs blanches, c'est le tramway des noces, mais peut-être tout cela n'est-il qu'un cauchemar ou bien seulement la fièvre, ou l'agonie, ou enfin même la mort.

L'agonie est donc tellement difficile, mais cela n'est pas difficile du tout, c'est vague et sans forme, c'est léger comme un duvet, encore un souffle et tout sera terminé.

Vraiment tout ? Toujours ? Pas encore. En ce moment même je suis debout de nouveau, debout tout seul, vraiment debout, tout seul, sans l'appui de personne et près de moi s'allonge un mur d'un jaune sale, arrosé par quelque chose, par quoi ? il me semble que c'est du sang... oui, c'est du sang, je lève mon doigt et j'essaie de l'atteindre, je le touche, il est frais, c'est le mien...

Quelqu'un derrière moi me frappe sur la tête et m'ordonne de lever les mains et de faire des genuflexions, à la troisième je tombe..

Un grand SS est au-dessus de moi et me donne des coups de pied pour me forcer à me lever, mais c'est inutile ; quelqu'un me lave encore une fois. Je suis assis. Une femme quelconque me donne un médicament et me demande où j'ai mal, et il me semble que toute ma douleur est au cœur.

— Tu n'as pas de cœur, me dit le grand SS.

— J'en ai quand même, lui répondis-je.

Je suis tout d'un coup très fier, parce que j'ai été encore assez fort pour prendre la défense de mon cœur. Mais après, tout s'efface devant mes yeux, même le mur, même la femme au médicament, même le grand SS...

La porte d'une cellule est ouverte devant moi et un gros SS me traîne à l'intérieur, il retire les lambeaux de ma chemise, il me met sur une paille, il tâte mon corps gonflé et il ordonne qu'on me donne des compresses.

— Regardez, dit-il à son compagnon, et il hoche la tête, regardez bien ce qu'ils arrivent à faire.

Et encore une fois de loin, de très loin j'entends la voix paisible et douce, tendre comme une caresse : — Il ne verra pas le matin.

Dans cinq minutes les pendules vont sonner dix heures, c'est un beau soir frais de printemps, le 2 avril 1943 [soit un après : on vient de lui remettre clandestinement de quoi écrire].



Julius Fučík - « 400 », c'était une tranchée avancée

Dans le palais Petschek à Prague, bâtiment occupé par la Gestapo, on trouvait le « cinéma » qui était une salle de torture, mais également au quatrième étage une salle aménagée uniquement pour s'occuper des communistes. Voici ce qu'en dit Julius Fučík. Sur le panneau commémoratif placé sur le palais Pettschek, on peut lire « Lidé, bděte! », « Hommes, veillez », qui est une allusion au mot d'ordre concluant l'écrit sous la potence écrit par Fučík : « Hommes, je vous aimais. Veillez ! [ou bien : soyez vigilants !] »

Cependant mets-y ensemble deux prisonniers et surtout des communistes et voilà en cinq minutes une communauté qui va bouleverser tous tes plans. Depuis l'année 1942, on ne l'appelait déjà plus que « la centrale communiste ».

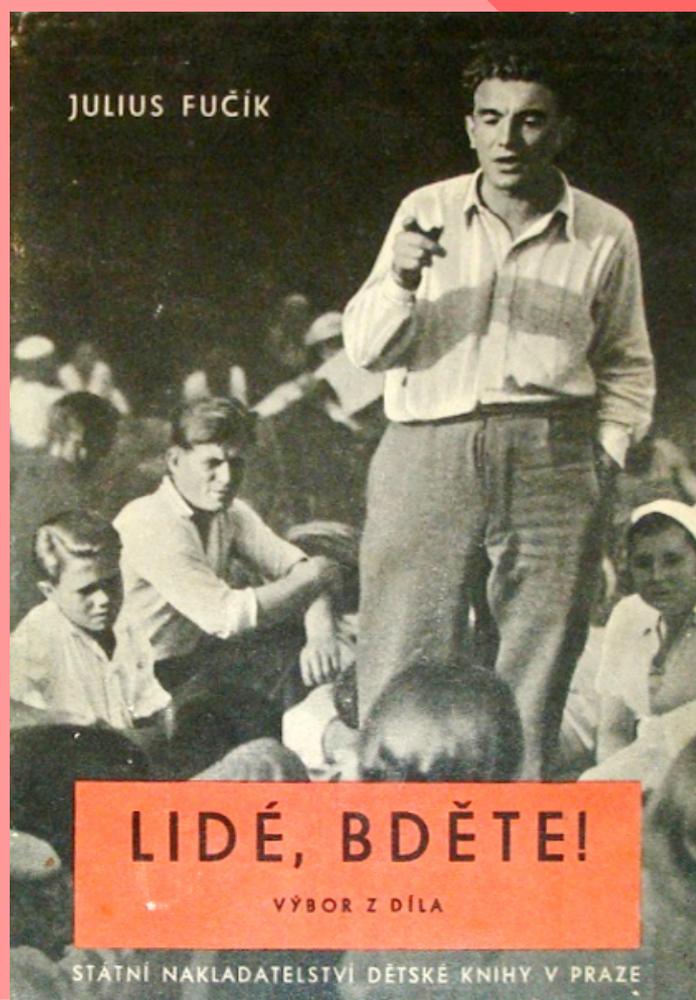
Elle a connu beaucoup de changements et sur ses bancs ont passé des milliers et des milliers d'hommes et de femmes. Mais une chose n'y a jamais changé, c'est l'âme de la communauté, dévouée à la lutte et sûre de la victoire.

« 400 », c'était une tranchée avancée, encerclée par l'ennemi de tous côtés et bombardée par un tir concentré, mais ne pensant jamais à se rendre. Au-dessus flottait le drapeau rouge. Et au-dedans se manifestait la solidarité du peuple entier luttant pour sa libération.

En bas, au « cinéma », les gardes SS passaient avec leurs lourdes bottes et accompagnaient de leurs vociférations chaque petit mouvement de ton œil. Ici, au « 400 », la surveillance était faite par les inspecteurs et les agents de police entrés au service de la Gestapo comme interprètes, soit volontairement, soit par ordre de leurs supérieurs, et qui accomplissaient maintenant leur devoir soit comme des créatures de la Gestapo, soit comme Tchèques. Ou comme quelque chose entre les deux.

Maintenant, on n'était plus forcé d'être assis au garde-à-vous, les mains sur les genoux et les yeux fixes, maintenant plus librement, tu pouvais t'asseoir plus librement, tu pouvais regarder autour de toi, tu pouvais faire un signe de la main et tu pouvais faire même plus selon le cas, ça dépendait quelle sorte de surveillants étaient de service à un moment donné.

Le « 400 », c'était l'endroit où l'on faisait la connaissance la plus profonde de cette créature qu'on appelle l'homme. Ici, la proximité de la mort a mis tout le monde à nu, ceux qui avec leurs brassards rouges étaient des détenus communistes, ou qui étaient suspectés de relations avec eux et ceux qui devaient les surveiller et qui quelque part, dans une



chambre voisine, participaient à leurs interrogatoires.

Là, pendant l'interrogatoire, chaque mot a pu servir de protection ou d'arme. Mais au « 400 », tu n'as plus la possibilité de te cacher derrière des mots. Ici, on n'a pas pesé ce que tu avais dit mais ce qui était au fond de toi. Et là-bas, au fond de toi, n'est resté que l'essentiel, tout ce qui est au deuxième plan pour ennoblir, affaiblir ou embellir le fond de ton caractère est tombé comme arraché d'un cyclone précédant la mort.

Il n'est plus resté que le simple sujet et l'attribut ; le fidèle résiste, le traître trahit, le bourgeois désespère, le héros se bat.

Dans chaque être, il y a la force et la noblesse, l'audace et la peur, la fermeté et l'hésitation, la propreté et la saleté. Et ici, il n'a pu y rester que l'une ou l'autre chose.

Soit ceci, soit cela.

Et si quelqu'un a essayé de naviguer entre les deux rives, il a été repéré plus vite qu'un danseur, les cymbales à la main, la plume jaune au chapeau, s'exhibant pendant une cérémonie funèbre.

On a pu trouver des personnes de ce genre parmi les détenus, ou a pu les rencontrer aussi parmi les inspecteurs et les agents.

Pendant l'interrogatoire ils brûlaient un cierge au bon Dieu du Reich, mais au « 400 », ils en brûlaient un deuxième au diable bolchevique.

Devant le commissaire allemand, il t'a cassé les dents pour t'arracher à force de coups le nom de ton agent de liaison, et au « 400 », il t'a proposé amicalement du pain pour chasser ta faim.

Pendant la perquisition il a complètement pillé ton appartement pour te donner en cachette au « 400 » la moitié d'une cigarette de son butin afin de te montrer ses bons sentiments envers toi.

D'autres et ceux-là sont seulement une variante de la même espèce, n'ont jamais fait de mal à personne de leur propre initiative, mais ils n'ont jamais aidé personne non plus. Ils n'ont jamais pensée qu'à leur petite peau.

Leur sensibilité en fait un baromètre politique excellent. Ils soit très réservés et très officiel ? Soit sûr d'une chose : les Allemands avancent en direction de Stalingrad.

Ils sont aimables et commencent à se mettre en conversation avec les détenus ? La situation est favorable. Les Allemands ont sûrement été repoussés à Stalingrad.

Ils commencent à parler de leur ancienne origine tchèque et racontent comment ils ont été forcés d'entrer au service de la Gestapo ? Excellent. L'armée Rouge avance déjà sûrement sur Rostov.

Et encore d'autres de la même espèce, qui gardent leurs mains dans leurs poches quand tu es en train de te noyer mais qui te donnent la main avec complaisance quand tu es déjà en train de te tirer d'affaire par tes propres moyens. Cette espèce de gens a senti la cohésion du « 400 » et a essayé de

l'approcher parce qu'elle a apprécié sa force, mais jamais elle ne lui a appartenu.

Il y avait encore une autre espèce qui n'avait aucune idée de l'existence de cette communion; je dirais bien des assassins, mais l'assassin appartient quand même au genre humain. Le fauve de langue tchèque, avec le bâton et le fer à la main, torturant les détenus tchèques à un tel degré que plusieurs commissaires allemands eux-mêmes finirent par se détourner de ce spectacle.

Ils n'ont même pas pu se donner l'excuse hypocrite de la lutte pour leur peuple ou pour leur Reich. ils ont torturé et assassiné par volupté, ils ont cassé les dents et perforé les tympanes, ils ont pressuré les yeux, déchiqueté les parties sexuelles, mis à nu le cerveau des torturés et ils les ont battus jusqu'à la mort, poussés par une cruauté qui n'avait d'autre mobile que cette cruauté elle-même.

Tu les as vus chaque jour, tu étais obligé d'être quotidiennement en contact avec eux et de supporter leur présence, qui remplissait l'atmosphère de sang et de râles d'agonie, ta foi profonde seule t'a soutenu, la confiance qu'ils ne peuvent pas échapper à la justice même en assassinant tous les témoins de leurs crimes.

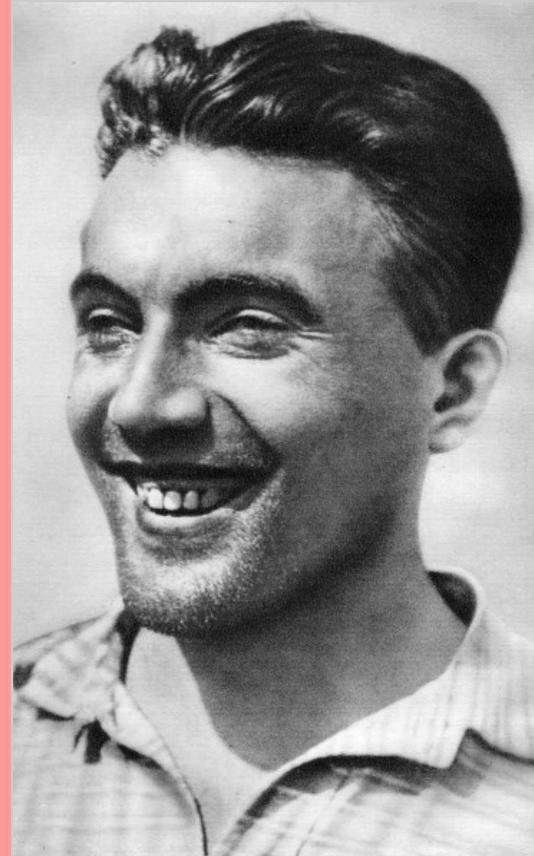
Et à côté d'eux, à la même table et appartenant, à première vue, à la même hiérarchie, s'asseyent des hommes qui mériteraient qu'on leur donne un H majuscule.

Des hommes qui ont appliqué le règlement de la prison à l'avantage des prisonniers, des hommes qui ont aidé à former la communauté du « 400 ». Et qui lui appartenaient de tout leur cœur et de toute leur audace.

Leur générosité est d'autant plus méritoire que, jadis, dans les services de la police tchèque, ils avaient travaillé contre les communistes. Mais ils ont reconnu la force et ils ont compris l'importance des communistes pour le peuple entier en les voyant dans la lutte contre l'occupation et dès ce moment ils ont fidèlement servi et aidé chacun de ceux qui étaient restés fidèles jusque sur les bancs de la prison.

Nombreux sont les militants du dehors qui hésiteraient s'ils connaissaient les horreurs qui les attendent s'ils tombaient dans les mains de la Gestapo. Mais ceux-là ont eu tout le temps ces horreurs sous les yeux, chaque jour, chaque heure. Chaque jour, chaque heure, ils devaient s'attendre à être mis à côté des autres détenus et à souffrir d'une souffrance pire.

Et pourtant ils n'ont pas hésité. Ils ont aidé à sauver les vies de milliers et ils ont allégé le sort de ceux dont il était impossible de sauver la vie. Ils méritent le titre de héros. Sans leur aide le « 400 » n'aurait jamais pu être ce qu'il est devenu et tel que des milliers et des milliers de communistes l'ont connu : l'endroit clair dans la maison sombre et morne, la tranchée dans le dos de l'ennemi, le centre de la lutte pour la liberté à l'intérieur même du repaire des occupants.



Julius Fučík

Figures et figurines

Dans son Écrit sous la potence, Julius Fučík mène son travail de reporter communiste, dans l'esprit d'Egon Erwin Kisch, et dresse le portrait des figures et des figurines. Aux figures typiques répondent les figurines, marionnettes du nazisme... Voici « La Flemme », le directeur de la prison et enfin un surveillant de prison tchèque passé dans le camp de la résistance.

« La Flemme »

C'est plus qu'une figurine. Mais pas encore une figure complète. C'est l'intermédiaire entre les deux. Il lui manque une conviction claire, pour être une figure.

Ils sont en réalité deux de ce genre. Des gens simples, sensibles, passifs au début, étonnés seulement au-dessus de l'épouvante dans laquelle ils sont tombés et aspirant après à en sortir ; sans indépendance et pour cette raison cherchant toujours un appui, menés plus loin au bon endroit plutôt par instinct que par connaissance, ils t'aident, parce qu'ils attendent une aide de toi.

Il est juste de la leur donner. Maintenant et à l'avenir.

Ces deux-là – les seuls de tous les fonctionnaires allemands de Pankrac – avaient été aussi au front.

Hanauer, un ouvrier tailler de Znojmo rentré après un court séjour au front oriental avec des blessures qu'il n'a pas cherché à guérir trop tôt. « La guerre n'est pas pour les hommes », philosophe-t-il un peu à la manière de Svejk [allusion au roman « Le brave soldat Svejk » de Jaroslav Hasek, classique national de la littérature tchèque et se moquant de la bureaucratie autrichienne] ; « je n'ai rien à chercher là. »

Höfer, un gai cordonnier de Buta a fait la campagne de France et s'est enfui du service militaire, malgré l'avancement qu'on lui avait promis. « Ech scheise ! » (eh, merde) s'est-il dit en faisant un geste négligent de la main, comme il fait à peu près journalièrement au-dessus de tous les petits ennuis, dont il a toujours assez.

Ils se ressemblent l'un l'autre par leur sort et leurs dispositions naturelles ; mais Höfer est plus courageux, plus formé, plus complet. « La Flemme » est le surnom que presque toutes les cellules s'accordent à lui donner.

Le jour de son service, c'est la journée de tranquillité dans les cellules. S'il gueule, il cligne de l'œil pour que tu saches que ce n'est pas pour toi mais que c'est seulement un supérieur en bas qui doit être persuadé de l'exécution énergique du règlement.

C'est d'ailleurs un effort vain, il ne persuade plus personne et il ne se passe pas une semaine sans qu'il ait un service supplémentaire de punition. « Ech scheise ! » fait-il d'un geste négligent de la main et il continue son jeu.

C'est plutôt un jeune apprenti cordonnier à l'esprit léger qu'un surveillant. Tu peux l'attraper jouant avec les gars de la prison dans la



cellule, au jeu de pousser la monnaie au mur avec une passion joyeuse.

Une autre fois il chasse les prisonniers de la prison dans le couloir et il fait une « perquisition ». La perquisition dure longtemps. Si tu es trop curieux, tu peux regarder dans la cellule et tu l'y trouveras à la table, la tête dans les mains. Il dort, il dort avec une calme volupté ; il est ainsi le mieux caché devant ses supérieurs parce que les prisonniers dans le couloir surveillent et annoncent chaque danger approchant.

Et il a besoin de dormir au moins pendant son service si pendant le temps de repos son sommeil est chassé par une jeune créature féminine qu'il aime avant tout.

La déroute ou la victoire du nazisme ? « Ech scheise ! » est-ce possible de conserver ce cirque ?

Il ne se considère pas comme appartenant à ce cirque. Pour cette raison déjà il est intéressant. Mais il l'est plus encore, il ne veut pas lui appartenir.

Tu as besoin de transmettre un message écrit à l'autre secteur de la prison ? « La Flemme » arrangera cela. As-tu besoin de dire quelque chose au-dehors ? « La Flemme » s'en chargera.

Tu as besoin de t'accorder avec quelqu'un, en lui parlant pour le persuader par intervention personnelle, et sauver ainsi d'autres gens ? « La Flemme » l'amène dans la cellule et surveille un peu avec la joie d'un gamin qui a réussi un bon tour.

Tu as souvent besoin de lui faire la recommandation d'être prudent. Au milieu du danger il ne le sent que peu. Il ne se rend pas entièrement compte de la portée de ce qu'il fait de bon. Cela le soulagerait de faire encore plus. Mais cela l'empêche de croître.

Ce n'est pas encore une figure. C'est la transition qui mène à elle.

Le Directeur de la Prison

Plutôt petit, toujours élégant en civil comme en uniforme d'Untersturmführer, aimant le luxe, content de soi, amateur de chiens de chasse et de femmes, c'est un côté qui ne touche pas.

Deuxième côté. et c'est ainsi qu'on le connaît à Pankràc brutal, grossier, sans culture, un parvenu nazi typique, prêt à sacrifier tout le monde pour conserver sa position.

Il s'appelle Soppa - si son nom importe. Il est originaire de Pologne, il a terminé son apprentissage de forgeron, mais cet honorable métier est passé en lui sans plus de conséquences.

Il y a déjà longtemps qu'il est entré dans les services de Hitler et, entremetteur bavard, il a avancé jusqu'à son poste actuel.

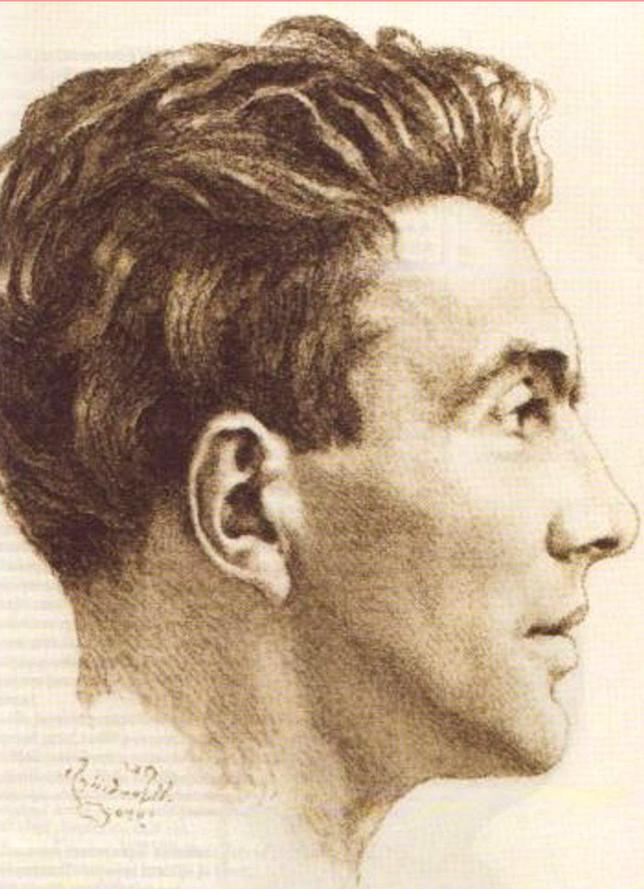
Il le défend par tous les moyens, il est cruel et sans égard, pour tout le monde, pour les prisonniers comme pour les employés, pour les enfants comme pour les vieillards.

Il n'y a pas d'amitié parmi les employés du nazisme à Pankràc, mais il n'en est pas un autre, à un point tel que Soppa, sans une ombre d'amitié. Le seul ici qu'il apprécie un peu et à qui il parle plus souvent c'est le barbier de la prison le « polizeimeister Weisner ». Mais il semble que cette amitié n'est pas mutuelle.

Il ne connaît que lui-même. Il a acquis son poste de directeur par lui-même, et pour lui-même il restera fidèle au régime nazi jusqu'au dernier moment.

Il est peut-être le seul qui ne pense pas à l'une ou l'autre manière de se sauver. Il sait que pour lui il n'y a pas de salut. La chute du nazisme, c'est sa propre chute, c'est la fin de sa vie somptueuse, c'est la fin de son appartement de luxe, c'est la fin de son élégance (peu scrupuleuse de porter les costumes des Tchèques exécutés).

C'est la fin. Oui.



Le troisième surveillant

Le troisième [surveillant de prison tchèque appelé en renfort en raison de la débandade générale des forces allemandes] marchait autour de la cellule, l'air sombre, taciturne, sans s'intéresser à rien. Il n'a pas réagi devant nos prudentes tentatives pour prendre contact.

— Nous n'avons pas fait grand terme avec lui, déclara le père après l'avoir observé une semaine. Celui-là est le moins réussi d'entre eux.

— Ou le plus intelligent, ai-je dit — plutôt par esprit d'opposition, parce que deux opinions dans de petites affaires c'est le sel de la vie dans la cellule.

Après quinze jours, j'avais l'impression que ce taciturne clignait de l'œil un peu plus vivement. Je lui rendis ce mince clin d'œil, qui dans la prison a mille sens. Et encore rien. Peut-être étais-je trompé.

Après un mois tout était déjà clair. C'était si subit, comme lorsque le papillon sort de sa chrysalide. La rugueuse chrysalide a craqué et une créature vivante est apparue. Ce n'était pas un papillon. C'était un homme.

— Tu construis des petits monuments, répétait le père devant quelques-unes de ces descriptions de caractères.

Oui, je voudrais, que ne soient pas oublié les camarades qui ont fidèlement et courageusement combattu au-dehors et ici, et qui sont tombés.

Mais je voudrais aussi, qu'on n'oublie pas non plus les vivants, qui nous ont aidés non moins fidèlement et non moins courageusement dans les conditions les plus difficiles.

Pour que de l'ombre des couloirs des Pankrác à la lumière de la vie, sortent des personnalités telles que celles de Kolinsky et de ce policier tchèque. Non pour leur gloire. Mais pour servir d'exemple aux autres.

Parce que le devoir humain ne se termine pas avec cette lutte, et être homme ce sera continuer à exiger de soi un cœur courageux, tant que les hommes ne seront pas complètement des hommes.

Au fond, c'est seulement une histoire brève, cette histoire du policier Jaroslav Hora. Et tu y trouves l'histoire d'un homme complet.

La région de Radnice. Un coin perdu du pays. Une région belle, triste et

pauvre. Le père est verrier. La vie est dure. La fatigue quand on a du travail, et la misère, quand vient le chômage, qui est ici à demeure.

Cela t'abat sur les genoux ou cela te fait lever la tête sur le rêve d'une vie meilleure, dans la foi en elle et dans la lutte pour elle. Le père a choisi la deuxième solution. Il est devenu communiste. Le jeune Jarda pédale parmi les cyclistes de la manifestation du 1er Mai avec un ruban rouge entrelacé dans sa roue.

Il ne l'a pas oublié là. Il l'apporte avec lui, sans le savoir précisément, quelque part à l'intérieur de lui-même, pendant son apprentissage de tourneur dans l'usine Skoda, où il effectue son premier travail.

La crise, le chômage, la guerre, la perspective d'un emploi, le service policier. Je ne sais pas ce que fait à ce moment le ruban rouge à l'intérieur de lui. Peut-être est-il quelque part roulé en pelote, déposé, peut-être à moitié oublié, mais pas perdu.

Un jour, il est affecté au service de Pankrác. Il ne vient guère ici volontairement comme Kolinsky avec une tâche déterminée d'avance par lui [se mettre au service des communistes en infiltrant l'administration pénitentiaire]. Mais il est conscient de cette tâche, lorsque pour la première fois il regarde dans la cellule. Le ruban se déploie.

Il examine son champ d'action. Il évalue ses forces. Sa figure se trouble en réfléchissant intensément par où commencer et comment commencer pour le mieux !

Ce n'est pas un professionnel politique. C'est un simple fils du peuple.

Mais il a l'expérience de son père. Il a un noyau ferme, autour duquel s'accumulent ses décisions. Voilà sa décision prise. De la chrysalide renfrognée sort un homme.

Et c'est un homme intérieurement beau, pur comme il est rare, sensitif, timide et quand même viril. Il risque tout ce qu'il faut ici.

On a besoin de choses petites et de choses grandes. Il fera les choses petites et les choses grandes. Il travaille sans geste, doucement, avec prudence, mais sans peur. Tout cela lui est bien évident. C'est impératif catégorique en lui. Cela doit être fait ainsi, alors à quoi bon les paroles.

Et à proprement parler, c'est tout. C'est l'histoire complète d'un personnage qui peut aujourd'hui mettre sur son compte plusieurs vies humaines sauvées. Ces gens vivent et travaillent au-dehors parce qu'un homme à Pankrác a rempli son devoir humain.

Ils l'ignorent et il les ignore. Comme il ignore Kolinsky. Je voudrais au surplus qu'ils puissent les reconnaître après. Ces deux-là ont trouvé ici très vite le chemin qui les menait l'un à l'autre. Et cela a multiplié les possibilités.

Retiens-les comme exemple... Comme l'exemple d'un homme qui a sa tête à sa véritable place. Et son cœur avant tout.

